

YAHYA AMQASSIM

La Patte du Corbeau

La fuite

*roman traduit de l'arabe
par Luc Barbulesco*

Sindbad
ACTES SUD

PROLOGUE

(LES VAILLANTS DE LA TIHAMA)

Hamoud el-Kheir tenait fermement la bêche, dont la lame étincelait, assis sur une large souche, au milieu d'un bosquet. Il était nu, il avait posé son membre découvert sur un bloc de granit qui luisait comme la surface immobile d'un lac. Il se préparait à accomplir le geste de la circoncision. Il fallait au préalable repousser le gland le plus loin possible et dégager le prépuce, afin de protéger la verge de toute atteinte résultant d'une possible maladresse. La lame de l'instrument devait couper le prépuce dans son ensemble, et uniquement celui-ci. Il enfonça donc son index sous la peau du prépuce, repoussant le gland jusqu'à la racine de la verge, ce qui lui permit de déterminer le point où appuyer le fil de la lame, à la limite entre l'angle de son doigt et le bout de son membre. Quand il se fut assuré de ce point, il sortit le doigt, et laissa la peau du prépuce s'étaler sur la pierre comme un morceau de chiffon. Il devait la couper rapidement, puis compléter l'opération en dépouillant le reste du membre, jusqu'au pubis et à l'intérieur des cuisses. C'était là la manière de faire héritée de ses aïeux.

Pendant qu'il se préparait à agir, il entendit, loin derrière lui, dans la forêt, comme une respiration haletante d'homme, mais il était résolu à ne se laisser distraire par

rien. Personne ne l'empêcherait d'affirmer sa virilité, par l'accomplissement de cette action glorieuse. Il savait certes que la loi punissait sévèrement ceux qui pratiquaient sur eux-mêmes la circoncision. Mais il n'en était que plus déterminé à agir. "Qu'ils me tuent, se disait-il, mais personne ne portera la main sur ma virilité. Je suis un fils d'Osseira..."

Il ne prêta pas grande attention à ce bruit, qui d'ailleurs allait décroissant. Sans doute quelqu'un l'observait-il depuis qu'il était entré dans le petit bois, il se dit, pour se rassurer, qu'il devait s'agir d'un espion de son père ou de sa grand-mère Sâdiqiya, dont la surveillance ne se relâchait jamais. Puis il redit à haute voix sur un ton de défi, à qui voulait l'entendre : "Fils d'Osseira !" Même si cet inconnu dans la forêt était animé d'intentions malveillantes, cela ne le ferait pas renoncer à ce projet, qu'il nourrissait depuis plusieurs jours, lui qui n'était nullement inférieur à quiconque dans la vallée d'Al-Husseini.

Cette expression même de "fils d'Osseira" suscitait toutes les gloires tribales de la vallée d'Al-Husseini, et notamment au village appelé ainsi, qui en était en quelque sorte la capitale, ou le chef-lieu. Si l'on invoquait la paternité de ce lieu, c'était en vue d'une action glorieuse et sans repentir possible. Quand il eut clamé son appartenance, il eut le sentiment d'avoir allumé en lui-même de multiples brasiers, d'avoir enflammé la mèche de son courage, le sang lui montait à la tête, y déclenchant un accès d'enthousiasme. Le silence de la forêt, en ce milieu de journée, fut rompu par sa clameur, et les oiseaux s'envolèrent d'entre les branchages touffus, lorsqu'il brandit une pierre et l'abattit sans hésitation sur la tête de la bêche, dont la lame se mit au contact de la

surface lisse de la pierre posée dessous. La peau du prépuce, tranchée net, tomba immédiatement sur le sol, et le sang jaillit, vif et comme étonné de sortir ainsi.

La bêche était venue s'abattre sur la pierre, où s'élargissaient des filets de sang. Il s'apprêtait à tirer fierté de ce qu'il avait fait, mais il se rendit compte de la faute grave qu'il venait de commettre. Le sang se répandait de façon inquiétante et tout à fait inattendue. Il observa attentivement l'endroit de l'opération et ressentit une douleur aiguë. Après un moment, il s'aperçut qu'il avait enlevé un petit morceau de la convexité blanchâtre du gland, sur le côté droit. Il en fut effrayé, et il renonça à compléter l'opération en dépouillant la peau du pubis et de l'intérieur des cuisses, comme c'était la coutume. Puis il pensa à son père, le cheikh Aïssa el-Kheir, qui sûrement résoudre le problème. Cherchant dans la poussière imprégnée de sang, il finit par retrouver ce petit morceau détaché malencontreusement du gland. Il se hâta de sortir du bosquet, en s'arrangeant pour emprunter un chemin discret, afin d'échapper aux regards des guetteurs, des nombreux ennemis de son père, qui iraient alors rapporter à l'oreille de l'Émir de Sabiya qu'il avait pratiqué sur lui-même la circoncision, chose interdite par l'Émir, sous peine de poursuites.

Il était revenu discrètement chez lui, mais sans réussir à passer inaperçu des regards du village, tapis dans l'ombre. Les gens de sa famille, mesurant tout de suite le danger, s'empressèrent de le mettre à l'abri des regards, et le père fit venir quelqu'un du cercle de ses proches, pour soigner la blessure. Puis la mère, accompagnée de la servante Zahra, s'occupa d'aller enterrer le morceau détaché de la verge du garçon.

Le lendemain, le cheikh se rendit à cheval à Sabiya, auprès de l'Émir, qui le reçut avec toute la générosité convenable, bien qu'il fût surpris de sa visite. Il lui avait envoyé maintes lettres pour lui demander de prendre part aux délibérations touchant la vallée d'Al-Husseini, et aucune n'avait eu de réponse. Lorsqu'il recevait une telle invitation écrite, le cheikh se bornait à mettre la missive au-dessous de son lit, et il enjoignait aux soldats de l'Émir de repartir avec ce seul message : "S'il a besoin de moi, ma maison est vaste." Il se rendait rarement à son conseil ; c'était en général à l'occasion du marché de Sabiya, le mardi. Si l'Émir apprenait qu'il se trouvait là, il se hâtait d'aller le voir, et, à force de cajoleries, il finissait par vaincre sa mauvaise grâce, et l'amener à franchir le seuil de son palais. Mais il ne serait jamais venu contraint et forcé, et s'il faisait ce jour-là cette démarche, se disait l'Émir en le voyant arriver, c'était sous l'empire de quelque puissant motif.

Le cheikh commença par accomplir la démarche qui lui paraissait essentielle pour se libérer de la menace des espions : il invita l'Émir et sa suite à la fête qu'il donnait à l'occasion de la circoncision de son fils Hamoud, le lendemain soir et les nuits suivantes. Il insista beaucoup pour que l'Émir fût du nombre des invités de marque présents à la célébration. L'Émir s'excusa, au motif de ses occupations, mais il demanda à son premier secrétaire de se rendre à la fête en son nom, avec quelques soldats. Le cheikh réussit à dissimuler sa joie de voir ainsi son invitation acceptée, mais par procuration, et il veilla, par une apparente impassibilité, à ne rien manifester de ce qu'il abritait en son for intérieur.

UN PEUPLE QUI S'EN VA

Ils s'en allèrent, comme s'il n'y avait plus de pays derrière eux, comme si des nourrissons ne vagissaient pas au berceau, comme si des femmes n'espéraient pas secrètement les suivre... Elles restaient assises sur le sol, le vent du matin faisait palpiter leurs mouchoirs, comme des suppliantes elles agitaient les étendards du bataillon d'Osseira, elles réveillaient un élan farouche dans l'âme des hommes valides du village avec une chanson qui évoquait leur mobilisation "au bruit sourd des fusils lointains / Que l'écho faible accueille, et que le vent / Porte de feuille en feuille"...

Cet écho apparaissait comme un signal adressé au fauve qui sommeillait en eux, et sortait alors ses griffes... Elles chantaient d'une voix forte, pleine d'orgueil et de fierté, ce chant guerrier qui jette les hommes dans la bataille...

Avant même le lever du soleil, la flûte militaire avait enflammé les esprits de ceux qui se rassemblaient sur le champ de Mars, sa mélodie insistante pénétrait toutes les ruelles d'Osseira, rien ne l'arrêtait, les hommes venaient en groupes compacts, traînant après eux leurs armes bruyantes et meurtrières, les sourcils froncés, silencieux, farouches... On eût été en peine, même en prêtant

l'oreille, de saisir un mot qui pût éclairer le curieux sur la situation... D'ailleurs, personne n'osait élever la voix, tous attendaient l'arrivée du cheikh, qui donnerait le signal du commencement de cette terrible journée.

On avait allumé les lanternes à l'entrée des maisons. Les matrones s'adressaient en criant aux jeunes gens, insufflant l'audace et l'ardeur dans le cœur de leurs fils, clamant qu'elles ne les avaient mis au monde que dans l'attente d'un tel jour, et que Dieu n'avait prolongé leur propre vie qu'afin qu'elles pussent voir leurs prouesses. Les hommes répondaient à cet appel guerrier sorti des gorges maternelles, ils flairaient l'odeur de la poudre sur leurs fusils, ils savaient bien que cette journée serait longue et terriblement éprouvante, mais au fond d'eux-mêmes, ils attendaient du cheikh qu'il leur donnât le signal du départ. Cependant celui-ci, plutôt que de les lancer, telles des balles précipitées hors du canon de l'arme par l'étincelle que déclenche l'index, les regarda longuement, comme pour se faire une idée précise de leur nombre et de leur équipement. Enfin il dit ceci, d'un ton abattu qui les rendit tous honteux : "Il manque quarante hommes au bataillon d'Osseira."

Ils se regardèrent avec étonnement : comment se pouvait-il que quarante hommes manquent à l'appel, et ce jour-là précisément, où tous étaient mobilisés ? Comment personne ne s'était-il aperçu de rien ? Tous firent silence, comme leur chef le leur demandait. Soudain la trajectoire d'une balle unique traversa le ciel au-dessus d'eux, lancée par un tireur qui visait l'espace du terrain de manœuvres. Alors le cheikh, avec une joie visible, annonça qu'ils étaient complets désormais. Tous tournèrent leurs regards vers celui qui venait, c'était

Beshaybesh, dont l'absence avait causé ce déficit de quarante hommes au bataillon d'Osseira.

Beshaybesh avait en quelque sorte fait paraître le jour avant le lever du soleil, lorsqu'il était venu, avant l'aube, avant le coucher de l'étoile du matin, se tenir au chevet du "fils de Bilal" pour jouer sur son antique flûte de Pan la mélodie d'une pyrrhique qui allait bientôt embraser les ruelles du bourg, et annoncer la mobilisation générale. Les hommes valides étaient ainsi appelés à organiser le déplacement général de tout le reste de la population – vieillards, femmes et enfants – hors de la vallée d'Al-Husseini. L'heure décisive allait très bientôt sonner. Il avait donc, depuis quelques jours déjà, parcouru tout le bourg, en partant du nord, pour se rendre compte discrètement de la situation, et ce matin-là il mettait son peuple, avec leur chef, devant la gravité d'une situation à laquelle on ne pouvait trouver la parade que par une initiative de leur part qui fût à la hauteur.

Cette balle qui avait traversé le ciel ne précéda la venue de Beshaybesh que de quelques minutes. Celui-ci vint s'agréger au groupe d'hommes qui se tenaient devant le cheikh au moment où il leur rappelait la prophétie de son père, Mishâri, annonçant la venue d'un nouveau chef, sorti d'une ville désignée par sa première lettre : S. S'agissait-il de Sabiya, ou de Saada, ou encore de Sanaa ? De fait cette prédiction s'était déjà réalisée, dans la personne d'un homme du peuple, nommé El-Idrissi, qui fréquentait, longtemps auparavant, le marché de Sabiya. Une femme avait pris à témoin les gens présents, et demandé justice, car elle avait été lésée par trois hommes qui l'avaient dépouillée de sa fortune. Alors El-Idrissi avait brandi son épée et fait le serment

public de châtier les trois agresseurs, sans pitié ni compromis, et d'apporter satisfaction et justice à la femme. De ce jour, un grand nombre de gens se rassemblèrent autour de lui, unanimes dans leur soutien, et son autorité comme sa fortune s'accrurent de façon considérable. Il fut le premier chef du district, sans contestation possible, jusqu'à ce que, les années passant, l'éclat de son pouvoir solitaire décrût puis disparût à l'horizon de la région.

Le cheikh s'interrogeait à voix haute sur le sens de cette prédiction, il parlait ensuite de ceux qui viennent du nord, mais il n'entendait personne dans l'assistance lui répondre ou faire le moindre commentaire. Seule sa mère Sâdiqiya avait, dès le matin, élevé la voix, s'adressant aux hommes un par un, appelant chacun par son nom, les conjurant de ne pas céder à cette erreur collective. Elle cherchait à les ramener dans le droit chemin de la raison. Aidée de sa servante Zahra, elle parvint jusqu'à l'endroit où se tenait son fils, qui continuait à discourir. Elle lui prit le menton, et le tira par la barbe, si bien qu'il tomba à genoux devant elle, qui criait : "Aïssa ! Osseira a des garanties, des traités... Ne va pas abaisser ton pays en l'engageant dans une guerre injustifiée..." Le cheikh se trouvait collé contre elle, et sa clameur réveillait tous ceux dans le village qui ne l'étaient pas encore. Les hommes se mettaient en rang, parfaitement disciplinés, ils ne voyaient, dans cette attitude soumise de leur cheikh vis-à-vis de sa mère, qu'une forme de prière inaugurant cette journée. Le cheikh serrait sa mère contre lui en silence, celle-ci tenait toujours son menton, s'adressant à ceux qui s'apprétaient à partir, mais personne ne lui répondait. Elle invitait la cohorte d'Osseira à laisser là les armes, à côté des

ustensiles domestiques, et à ne pas céder à l'arbitraire de son fils Aïssa, qui les engageait dans une guerre parfaitement injustifiée, dont elle ne trouvait aucune mention dans ses livres – ces livres qu'elle était au demeurant seule à consulter... Enfin elle invoquait les esprits de leurs ancêtres... Tout cela en pure perte ; elle sentait bien que, malgré l'immense respect qu'ils lui portaient, tous ces hommes avaient, à cet instant, mis toute l'ardeur de leur sang au service de son fils, qui lui désobéissait pour la première fois. D'ailleurs, l'eût-il voulu, il ne pouvait plus changer d'avis, après avoir évoqué la prophétie de Mishâri, qui avait légitimé la dynastie des Idrissides, dans un passé lointain. Or aucun dirigeant de la région ne pouvait le rester longtemps sans l'assentiment de la cohorte d'Osseira. Il avait posé la question du temps qui coule entre les doigts, qui leur échappe... et comment garder en main le contrôle de leur pays, si des mains étrangères s'en emparent ? Tout cela empêchait Sâdiqiya de faire quoi que ce soit pour détourner son fils de la décision qu'il avait prise. Les hommes s'étaient alignés, les bras levés en direction de l'ouest, là où ils s'apprétaient à affronter le "peuple chamelier" et mettre en échec leurs sombres desseins que dictait l'avidité...

La mère desserra son étreinte, on fit approcher la chameille sur laquelle elle montait d'ordinaire, et comme elle s'installait, elle entendit le cheikh dire à son fils Hamoud de montrer sa vaillance et sa force virile en veillant sur sa grand-mère, et en l'emmenant, avec les vieillards et les enfants, jusqu'au territoire montagneux de la Patte du Corbeau, à l'est de leur vallée. C'était cela, ou bien suivre les guerriers qui partaient vers l'ouest. Puis le cheikh se

joignit à l'un des groupes de combat, non sans avoir donné ses consignes aux femmes qui accompagnaient l'arrière-garde.